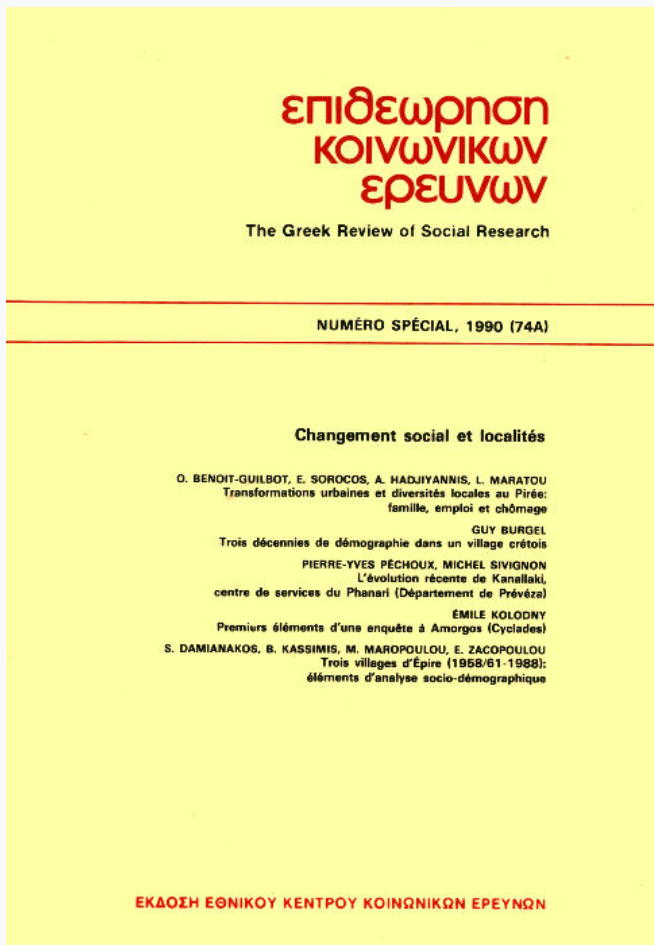


## The Greek Review of Social Research

Vol 74 (1990)

Numéro spécial: 74, A: Changement social et localités



### L' évolution récente de Kanalaki, centre de services du Phanari (Département de Prévéza)

*Pierre-Yves Péchoux, Michel Sivignon*

doi: [10.12681/grsr.779](https://doi.org/10.12681/grsr.779)

Copyright © 1990, Pierre-Yves Péchoux, Michel Sivignon



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/).

### To cite this article:

Péchoux, P.-Y., & Sivignon, M. (1990). L' évolution récente de Kanalaki, centre de services du Phanari (Département de Prévéza). *The Greek Review of Social Research*, 74, 73–106. <https://doi.org/10.12681/grsr.779>

---

## L'ÉVOLUTION RÉCENTE DE KANALLAKI, CENTRE DE SERVICES DU PHANARI (Département de Prévéza)\*

---

*Pierre-Yves Péchoux  
Michel Sivignon*

On a recensé en 1981 un peu moins de 2.000 habitants à Kanallaki. Sur le bord méridional de la plaine de remblaiement du Phanari, Kanallaki sert de centre de services à une vingtaine de villages, qui peuplent cette basse vallée humide. Kanallaki présente bien des apparences de la prospérité. Le grand nombre de commerces, le luxe de certains d'entre eux, la densité de la fréquentation automobile, la diversité des activités de réparation de machines agricoles, les essais d'embellissement de la place centrale indiquent assez la place et le rôle que Kanallaki joue et veut accroître. Petite ville en voie de formation, Kanallaki voit ses progrès limités par ceux de la production agricole et par la concurrence des petits centres voisins.<sup>1</sup>

### I. LE SITE DE KANALLAKI ET L'ÉVOLUTION DU BÂTI

Kanallaki occupe le dos d'un cône de déjection alimenté naguère par un cours d'eau intermittent, en bordure des hauteurs qui prolongent le massif du Souli

---

**Pierre-Yves Péchoux est maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail; Michel Sivignon est professeur à l'Université de Paris X-Nanterre.**

\* Cet article, rédigé par M. Sivignon et P.-Y. Péchoux, est fondé sur les informations qu'ils ont réunies en septembre et décembre 1988 à Kanallaki, avec l'assistance de Théodossia Anthopoulou, Olivier Deslondes, Dimitris Katsaros, Dimitris Goussios et Dora Lafazani.

1. Ce travail constitue la dernière partie de l'enquête «Margariti II» conduite de 1986 à 1988 dans le cadre du programme franco-hellénique «Analyses localisées du changement social: la Grèce revisitée».

vers le sud et aujourd'hui encaissé dans ses dépôts anciens. La route profite de cette coupure hydrographique pour escalader, grâce à plusieurs lacets, ces collines de flysch couvertes d'un maquis peu dense. Cette route rejoint ensuite la côte et file vers la préfecture de Prévêza (fig. 1).

Le cône lui-même, formé d'un matériel grossier, relie les pentes de flysch aux alluvions du Phanari qui furent très marécageuses jusqu'aux premiers travaux de drainage, entrepris après 1945 avec les crédits du plan Marshall.

Sur ce cône, Kanallaki occupe une superficie très étendue. La surface de la zone habitée (ou *oikismos*, en grec) est de plus de 800 stremmes (ou 80 ha), dès 1933, date à laquelle on procède à la distribution de terres après la réforme agraire, ce qui est beaucoup, compte tenu de la faible population dénombrée à l'époque (729 hab. en 1941).

En l'absence d'un cours d'eau permanent, Kanallaki ne pouvait compter que sur quelques sources et sur les puits que chacun creusait à proximité de sa maison pour atteindre l'inféro-flux.

Mais l'étendue même de ce cône de déjection n'a pas que des avantages. S'il mettait l'habitat à l'abri des inondations, il n'empêcha pas, pendant longtemps, que la proximité du marais demeurât une cause de paludisme. De surcroît, le cône ne peut guère convenir qu'à la culture de l'olivier. Chaque famille disposait — et beaucoup disposent encore — d'un vaste espace autour de la maison (dit *yourtia*), qui était olivette, jardin, enclos pour les petits troupeaux. Mais en revanche, à l'intérieur du finage communal, l'étendue du marais, plus faible que dans des communes voisines, a contribué à restreindre, plus tard, la surface des exploitations agricoles.

Le plan de Kanallaki présente des signes de grande confusion. L'axe principal est constitué par la route qui provient du sud et qu'on a précédemment décrite. Elle décrit un virage très marqué avant de repartir vers le nord où elle rattrape le niveau de la plaine, au sortir du village. Sur cet axe principal s'articule un réseau à peu près orthogonal dans le centre, où la confusion initiale s'efface et est beaucoup plus proche de l'arête de poisson à la périphérie où des voies, dont plusieurs sont goudronnées et partent de l'arête centrale, viennent après quelques centaines de mètres buter sur les olivettes. Figure de l'inachevé et du provisoire, le plan est plus ferme dans le centre autour de la place publique et de l'église (fig. 2).

Nous disposons pour la lecture historique du plan de Kanallaki d'un document précieux: celui qui accompagne la distribution des terres de 1933 et, pour la période de l'après-guerre, des témoignages des habitants et des visiteurs. Le plan de 1933 donne l'image d'un tout petit village, dont la population est très inférieure à 1.000 habitants (729 en 1941).

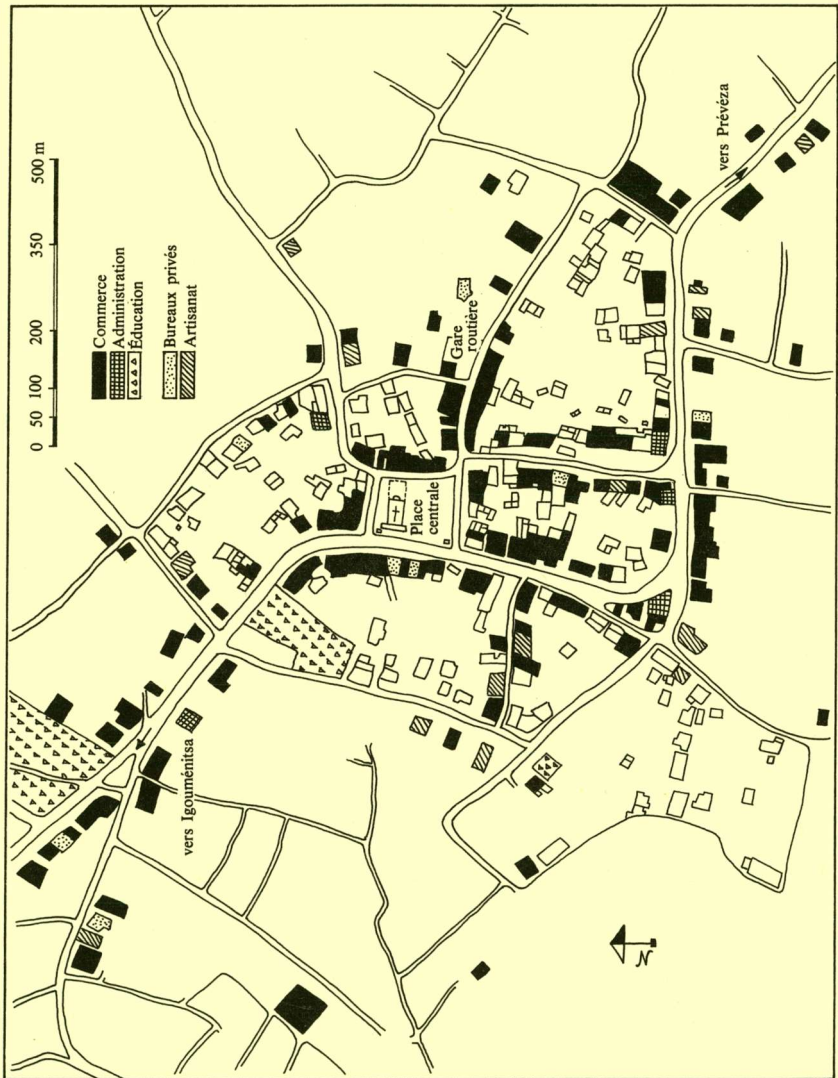
La place centrale occupe déjà son emplacement actuel, où s'élève l'église.

FIGURE 1  
*La plaine du Phanari*



Les initiales signalent les communes et hameaux que l'on retrouvera par la suite.

FIGURE 2  
Le centre de Kanallaki (Préveza): l'usage du sol  
(Dénombrement de Septembre 1988)



Derrière l'église et le long de la place, se trouve la seule rangée de maisons accolées, qui forment ce qu'on peut appeler un centre, et où les rez-de-chaussée abritent des commerces.

La rue principale actuelle est déjà tracée, mais elle serpente entre des maisons peu nombreuses, dispersées, pas du tout orientées par rapport à la rue — avec quoi elles font souvent un angle de 45°. La logique de cette dispersion est celle de la division en vastes parcelles, qui provient de la distribution de 1933. À l'aise au milieu des «yourtia», les maisons d'habitation sont accompagnées de bâtiments agricoles modestes et épars (hangars, étables).

Tous les observateurs notent (et ce jusqu'en 1950) la part considérable prise par les constructions en clayonnages enduits de torchis et coiffées d'un toit de roseaux. La pauvreté de la construction jointe au mauvais état hivernal de la voirie (il faut avoir une paire de bottes pour franchir la place) donnent du village une image médiocre. Aucune route goudronnée. Les villageois doivent cheminer sur deux kilomètres pour atteindre le car qui joint Prévéza à Paramythia en suivant le cortège des cônes de déjection qui ourle la plaine sur sa bordure orientale.

Le plan de 1933 a été conservé pour l'essentiel, mais le foisonnement des maisons récentes ravale au rang de rareté les maisons anciennes. La médiocrité des enduits et le mauvais entretien des toits en roseaux ont facilité la disparition des constructions les plus précaires: seules subsistent quelques vieilles maisons en pierre couvertes de tuiles romaines. La trame des voies reste mal adaptée à son rôle nouveau et à la circulation automobile. Trop de maisons ou de bâtiments à plusieurs étages construits dans des arrières-cours selon la logique des parcelles anciennes sont mal reliés aux voies carrossables. Le mouvement de construction a progressivement densifié le centre où beaucoup d'espace était disponible.

L'extension de Kanallaki s'est ensuite faite un peu dans tous les sens, mais la rue principale constitue un axe privilégié tant du côté du sud, en direction de Prévéza, où quelques tavernes et cafétérias jalonnent un quartier surtout résidentiel, qu'au nord, en allant vers la plaine, où se sont rassemblés les vendeurs de machines agricoles et de motos, les réparateurs spécialisés dans la tôlerie, la peinture, les pneumatiques ou l'équipement électrique.

La gare routière, où font escale les bus qui relie Kanallaki aussi bien aux villages du Phanari qu'à Prévéza et Athènes, a quitté la rue principale. Elle est mal à l'aise dans son cantonnement actuel (une petite place à proximité du centre) où l'espace manque pour le stationnement et les manoeuvres, mais elle profite beaucoup aux commerces établis à ses abords.

Sur la rue principale et plus généralement sur les rues du centre, tous les bâtiments récents sont prévus pour abriter de futurs commerces en rez-de-

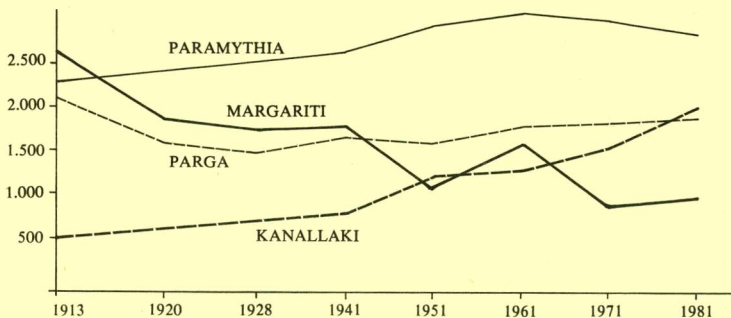
chaussée. La plupart des bâtiments nouveaux n'ont qu'un étage, mais les fers à béton qui dépassent de la terrasse indiquent l'espoir des propriétaires de bâtir plus haut, quand viendra le moment.

Quelques bâtiments de deux ou trois étages de type urbain conçus pour être des immeubles de rapport, abritent plusieurs logements; ils restent l'exception.

## II. LA POPULATION

La population de Kanallaki est d'après le recensement de 1981 de 1.986 habitants. Kanallaki n'avait que 1.507 habitants en 1971, 1.227 en 1961, 1.105 en 1951, 729 en 1941. À l'époque du rattachement de l'Épire à la Grèce, c'est-à-dire en 1913, Kanallaki comptait 488 habitants (fig. 3).

**FIGURE 3**  
*Évolution de la population de Kanallaki,  
Margariti, Paramythia, Parga*



Kanallaki a donc enregistré depuis le début du siècle une croissance très régulière qui contraste avec le rythme heurté de la croissance du bourg de Margariti. Cette croissance est d'autant plus frappante que de l'avis général — et au grand regret des autorités — le recensement de 1981 est loin de donner une idée exacte de la population de fait. En effet, Kanallaki est un centre d'immigration, en provenance des villages du Souli et des hauteurs qui dominent la

plaine du Phanari au sud-ouest; bon nombre de ses habitants proviennent des petits villages du Phanari eux-mêmes.

Ces immigrants sont pour une part venus directement des villages avoisinants, mais le plus souvent, ils ont fait le long détour d'une émigration de plusieurs années en Allemagne avant de choisir de s'installer à Kanallaki, dont l'équipement et l'activité offrent plus d'attraits, pour qui a déjà tâté de la vie urbaine. Or le recensement de 1981 a été marqué dans toute la Grèce rurale par un effort considérable pour rameuter les originaires inscrits comme citoyens (population de droit) dans leur village d'origine afin qu'ils puissent être recensés à l'endroit où ils votent plutôt qu'à l'endroit où ils vivent. Cette pratique fâcheuse se traduit selon les lieux par deux conséquences distinctes. D'une part, elles gonflent artificiellement la population officielle des zones défavorisées (surtout montagnardes) qui sont en même temps des foyers d'émigration, c'est le cas de Margariti. D'autre part, et en sens inverse, les villes, petites ou grandes, et plus généralement les lieux d'immigration, voient leur population sous-estimée, parce que la population de droit (les citoyens) y est largement inférieure à la population de fait (les résidents). À Kanallaki, le recensement de 1981 donne moins de 2.000 habitants, population inférieure d'au moins 50% à la population de fait. Comme un certain nombre de subventions ministérielles aux municipalités sont versées proportionnellement à la quantité de la population recensée, on mesure à la fois l'intérêt que les municipalités affectées par l'exode rural trouvent dans un gonflement artificiel de leur chiffre de population, et le tort corrélatif éprouvé par les municipalités qui sont des lieux d'immigration.

Ces particularités du recensement entraînent pour nous un autre inconvénient. Alors que dans les communes d'émigration, une étude attentive du registre de citoyenneté, avec l'aide du secrétaire de mairie, permet de distinguer ceux des citoyens qui résident sur place de ceux qui ont émigré dans les communes d'immigration, ce même registre ne permet pas, en revanche, de connaître la population de fait qui est composée d'originaires. On peut sans doute avoir une idée approchée de la population de fait en dénombrant les ménages abonnés à la distribution d'eau ou d'électricité. Ainsi, à Kanallaki compte-t-on 1.200 ménages abonnés à l'eau et 1.173 ménages abonnés à l'électricité. Si l'on applique à Kanallaki un coefficient multiplicateur moyen de 3 personnes par ménage, on arrive à un nombre d'habitants de l'ordre de 3.500 ce qui est probablement un nombre plus élevé que la réalité. En effet, un certain nombre d'abonnés résident en Allemagne ou, plus rarement, à Athènes et ne vivent à Kanallaki que pendant leurs vacances et, d'autre part, plus d'un commerçant établi à Kanallaki continue d'habiter dans un village du voisinage et d'y vivre. Dans ces conditions, on ne peut avoir qu'une valeur approchée de la population réelle.



Une telle insuffisance des données de l'état civil et du recensement interdit d'apprécier rapidement la structure de la population locale: nous restons donc dans l'ignorance de la composition par âge, de l'origine géographique, de la composition socio-professionnelle, à propos desquelles nous ne disposons que de sondages erratiques.

Les résultats de recensements depuis 1951 montrent que la croissance de la population a été particulièrement forte à partir de 1961 et qu'elle s'est sans cesse accélérée depuis: entre 1971 et 1981, le rythme de croissance est du même ordre que celui de l'agglomération athénienne dans son ensemble (tableau 1). Mais si le chiffre de 1988 est de l'ordre de 3.500 personnes, faut-il supposer que seul le recensement de 1981 est inexact par défaut, ou bien que le recensement de 1971 a pu, lui aussi, être affecté par une sous-estimation?

Le sentiment général dans la commune de Kanallaki est que la croissance a été particulièrement rapide à partir de 1965 et tout au long des années 1970, alors qu'elle est beaucoup plus modérée depuis le début des années 1980. La confiance limitée que l'on peut accorder aux chiffres du recensement de 1981 ne permet pas d'en dire davantage.

TABLEAU 1

*Croissance décennale de la population de Kanallaki*

<i>1951-1961</i>	<i>1961-1971</i>	<i>1971-1981</i>
11%	22,8%	31,7%

### III. KANALLAKI, CENTRE DE SERVICES

Kanallaki a émergé depuis moins de vingt ans comme un centre de commerces, d'artisanat et de services, le principal sinon le seul, à considérer sa polyvalence plutôt que son ancienneté, de l'extrémité nord du département de Prévéza.

Le département de Prévéza a été établi sur une ancienne marche frontière peu peuplée et longtemps tiraillée entre les influences de Jannina, d'Arta et des Iles Ioniennes, par où s'exercèrent celles de Venise puis de l'Angleterre. C'est à Prévéza, qui avait justement été longtemps possession de terre ferme et escale des Vénitiens à l'entrée du golfe d'Arta, que fut fixée en 1915 la préfecture grecque, plutôt qu'à Filipiada sur la route d'Arta à Jannina, où elle l'avait été

très provisoirement; la position excentrique de ce chef-lieu par rapport à son territoire se trouve accentuée par le site péninsulaire qu'occupent la ville et le port. Néanmoins, le département ne compte aucune sous-préfecture et aucune bourgade subordonnée n'a systématiquement accueilli plus de services publics qu'une autre: dans l'est du département, des antennes de diverses administrations sont dispersées à Filipiada, Louros, Thesprotiko, dans le nord-ouest, à Parga et surtout désormais à Kanallaki.

Kanallaki joue d'abord un rôle scolaire important, puisqu'il accueille deux lycées: un lycée classique et un lycée technique. Parga dispose aussi d'un lycée et dans le Phanari supérieur il existe un gymnase — ou collège — à Gardiki, dans le nome de Thesprotie, et un autre vient d'ouvrir à Mésopotamos, plus près de Kanallaki. Le gymnase de Kanallaki reçoit 387 élèves, le lycée classique 280 et le lycée technique 105. C'est cependant le lycée technique qui draine l'aire la plus étendue, parce qu'il est le seul de son espèce dans toute la zone: sur 150 élèves, une soixantaine vient d'une aire assez large allant jusqu'à Gliki, au nord, et Aghia, au nord-ouest de Parga. Ajoutons que Kanallaki bénéficie d'un foyer propre à loger et nourrir une centaine d'élèves (et qui n'en abrite en fait que la moitié). Comme ailleurs en Grèce, l'enseignement public est doublé par une série de cours privés (*frondistirion*) que les élèves du gymnase ou du lycée fréquentent le soir après leurs heures de classe. Il existe neuf cours privés dont quatre spécialisés dans l'enseignement de l'anglais.

Le rôle sanitaire de Kanallaki fait pendant à son rôle scolaire. Comme dans tous les petits centres de cette importance un dispensaire (*kentron ighias*) a été établi à Kanallaki. Cet établissement abrite 3 dentistes, 4 médecins généralistes, une sage femme; il y avait auparavant un généraliste exerçant en médecine libérale: l'ouverture du dispensaire l'aurait conduit à fermer son cabinet, mais il n'est pas exclu qu'un autre s'installe. Par ailleurs, trois dentistes et un pédiatre exercent en profession libérale et Kanallaki compte trois pharmacies. C'est dire que dans le domaine sanitaire Kanallaki draine la clientèle de la vingtaine de villages du Phanari. Pour l'hôpital, aussi bien que pour la maternité, les habitants du Phanari fréquentent Jannina plus que Prévéza. L'hôpital de Jannina est un hôpital universitaire réputé, dont la bonne qualité des soins influe, indirectement, sur la médecine privée installée dans la ville, tandis que l'hôpital de Prévéza est un hôpital municipal beaucoup plus modeste.

Dans le domaine de l'administration générale, Kanallaki reçoit une fois par mois la justice de paix. Un important poste de gendarmerie dessert tout le Phanari, la garnison est formée d'une quinzaine de gendarmes. Plus importante et surtout plus significative est l'installation à Kanallaki d'une recette et perception publiques (*dimotiko tamio*) en 1981. Dans le département de Prévéza,

il en existe (outre Prévéza) à Filipiada, Parga et Thesprotiko. La recette publique paie les salaires des employés d'État et encaisse les impôts. En revanche, les déclarations d'impôts se font aux services fiscaux (*éphoria*) de Parga. Sur cet appareil public se greffent à Kanallaki, à cause de la réputation des déclarations d'impôts, difficiles à rédiger, trois bureaux de comptabilité privés (*loghistiko graphio*) qui se chargent de ce travail pour les particuliers, ménages, commerces ou entreprises.

La recette publique encaisse aussi les taxes sur les permis de construire après avoir vérifié leur recevabilité. Cette fonction, tout comme l'importance de l'activité de la construction, explique la présence de 6 bureaux d'architectes, d'ingénieurs civils ou agréés (*techniko graphio*).

Enfin, la présence de deux bureaux d'avocats, lesquels exercent des fonctions d'avocats, d'avoués, d'huissiers, témoigne à sa façon des effets d'entraînement du développement des services publics à Kanallaki sur celui des services privés.

Le réseau des transports par autobus est devenu l'instrument privilégié de l'influence de Kanallaki sur son arrière-pays rural et il reste son signe le plus manifeste en dépit des progrès rapides de la motorisation. On a déjà noté que pendant longtemps la seule route carrossable fut celle de Prévéza à Paramythia qui passait à 2 km du village, au sud-est de celui-ci; c'est là-haut, à la racine du cône de déjection, que les villageois devaient attendre le car. La route goudronnée n'a atteint Kanallaki qu'en 1956. À partir de là, avec l'amélioration progressive du réseau routier, les lignes de bus ont été multipliées. Kanallaki est relié directement à Athènes trois fois par jour, six fois par jour à Prévéza, deux fois par jour à Igoumenitsa et, bien entendu, à Parga, Paramythia et à tous les villages du Phanari.

Les progrès du réseau routier, joints à ceux de l'irrigation et du drainage, expliquent l'importance des services agricoles à Kanallaki. La direction de l'agriculture entretient à Kanallaki un bureau peuplé de six agronomes qui outre leurs tâches de collecte de données sur le marché de la production agricole, font des tournées de vulgarisation dans le Phanari et se partagent la responsabilité des différents villages. Kanallaki compte encore un service vétérinaire avec trois employés, une antenne du service forestier qui avec trois gardes forestiers est censée surveiller tout le nord-ouest du département de Prévéza.

Enfin et surtout la Banque Agricole de Grèce a récemment transféré de Parga à Kanallaki son établissement principal dans le nord-ouest du département de Prévéza prenant ainsi acte des progrès agricoles de la plaine du Phanari. Parga ne dispose plus désormais que d'un guichet aux compétences limitées, tandis que l'agence de Kanallaki a la responsabilité de tout le Phanari.

Cette agence de la Banque Agricole de Grèce se trouve dans le même bâti-

ment que l'Union des Coopératives agricoles qui y entretient un vaste magasin de vente au détail de produits alimentaires, d'engrais et de petites machines agricoles.

La Banque Agricole de Grèce n'est pas le seul établissement bancaire présent à Kanallaki, puisque la Banque Nationale y dispose d'une importante succursale et que la Banque Commerciale y a assuré des services itinérants.

#### IV. KANALLAKI, CENTRE COMMERCIAL ET ARTISANAL

L'équipement commercial et artisanal est remarquable par sa qualité, par sa variété et par son importance. Des reconnaissances conduites dans les rues de Kanallaki ont permis de dénombrer 338 locaux à usage commercial ou artisanal. Sur ces 338 locaux, 267 présentaient des signes extérieurs d'activité dont 60 étaient occupés par des artisans et des prestataires de services et 207 par des commerçants et restaurateurs.

L'abondance relative des locaux commerciaux et artisanaux vides ou qui, du moins, ne présentaient pas de signes extérieurs d'activité appelle quelques hypothèses. Parfois, le local témoigne d'une activité ancienne qui demeure inscrite sur une enseigne: vieilles épiceries de quartier que l'on a fermées; minuscules ateliers de mécaniciens à l'abandon. Au fond, cette catégorie témoigne d'un mouvement de renouvellement des fonds de commerce et de services qu'il serait intéressant d'analyser. À l'intérieur de cette catégorie on peut relever deux cas types. D'une part, celui des locaux périphériques, où la fermeture est le signe d'un échec, dans lequel une erreur de localisation a sa part et, d'autre part, celui des locaux centraux, où une vacance de durée limitée peut témoigner d'un renouvellement et donc d'un dynamisme.

Enfin, on ne peut manquer d'être frappé par l'abondance des locaux à usage commercial ou de service situés au rez-de-chaussée d'une maison neuve et qui témoignent d'abord de la stratégie du constructeur. La plupart de ces locaux sont vides et n'ont jamais servi de boutique. Ils font pour l'heure office d'entrepôt familial pour des semences, du coton ou des matériaux divers. Tout constructeur d'un bâtiment neuf suppose qu'il pourrait tirer un bon revenu de la location d'un pas de porte et prévoit donc systématiquement un usage commercial à son rez-de-chaussée, dans un futur plus ou moins éloigné.

Au total, le nombre élevé de ces locaux commerciaux vides suggère une grande mobilité dans l'activité commerciale ou de services, ce qui peut être interprété de façon contradictoire comme un signe de prospérité ou comme un signe de difficultés économiques.

Peut-être peut-on suggérer que l'abondance des locaux disponibles doit

peser sur le prix des locations et que, par conséquent, celui qui se lance dans un commerce ou dans un service ne prend que des risques limités, ce qui doit encourager des initiatives dont toutes ne trouvent pas la réussite.

Restent 267 locaux apparemment en activité, qui jalonnent la rue principale sur 1 km. Ce nombre élevé, rapporté à une population de 3.000 habitants justifie une évaluation faite par les auteurs d'un plan de développement pour Kanallaki: ces commerces et services occuperaient 40% de la population active de la bourgade.

Nous avons tenté un classement en grandes catégories des commerces et services en distinguant ceux qui sont d'une fréquentation quotidienne (29%), ceux qui sont d'une fréquentation occasionnelle (56%) et ceux qui sont d'une fréquentation exceptionnelle (15%) (tableau 2). Cette répartition témoigne du

TABLEAU 2

*Les équipements de commerce et services de Kanallaki*

Locaux dénombrés	<b>338</b>
— dont ouverts	267
— dont artisans et prestataires de services	60
— dont commerçants et restaurateurs	207
<b>I. Établissements de fréquentation quotidienne</b>	<b>77</b>
— alimentaires	27
— cafés, tavernes, restaurants	43
— autres (kiosques, etc.)	7
<b>II. Établissements de fréquentation occasionnelle</b>	<b>150</b>
— soins et équipement de la personne	53
— équipement de la maison	55
— mécanique, automobile, outillage agricole	24
— autres (banques)	18
<b>III. Établissements de fréquentation exceptionnelle</b>	<b>40</b>
— bureaux d'études, géomètres, avocats, comptables, médecins, enseignants du privé	40
Le standing des établissements	
Standing de base	145
Standing moyen	116
Grand standing	6

rôle régional de Kanallaki: il y a là plus d'une trentaine de magasins de vêtements, d'une vingtaine de vendeurs d'appareils électro-ménagers qui ne peuvent prospérer que grâce à une clientèle qui s'étend à l'ensemble du Phanari et

des montagnes encadrantes, dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de Kanallaki. Ce rôle régional est aussi celui d'une dizaine de concessionnaires et réparateurs en gros outillage agricole, sans compter le plus gros établissement de Kanallaki, le magasin (alimentation, engrais, matériel agricole) de l'Union des Coopératives de Prévéza, qui emploie plus de 15 personnes et qui fait au commerce traditionnel une concurrence redoutable.

Outre les secteurs d'activité déjà cités, les ateliers de tissage de laine sont bien représentés, ainsi que les entreprises qui fabriquent, vendent et éventuellement installent des matériaux de construction: parpaings, bois, fers à béton, chaux et ciments: une trentaine d'établissements installés sur la rue principale ressortissent à ce secteur d'activité.

Nous avons tenté également de classer ces établissements en fonction des caractères extérieurs de leurs installations, de l'apparence de leurs marchandises et des niveaux de prix de ces dernières, c'est-à-dire d'apprécier ce qu'en un mot quelques uns désignent comme le «standing». Tentative subjective sans doute, mais non dépourvue d'intérêt; on a accordé le titre d'établissement de «grand standing» à 6 d'entre eux, de «standing moyen» à 116 et de «standing de base» à 145. On ne peut manquer d'être frappé des caractères presque luxueux de certaines boutiques (confection, pharmacie) qui ne dépareraient pas une ville grecque de 100.000 habitants. Il faut voir là une uniformisation des habitudes de consommation entre ville et campagne et Kanallaki ne fait pas, à ce propos, figure d'exception.

## V. LA CROISSANCE ET SES LIMITES

### 1. Le progrès agricole

#### a) *Le Phanari: les contraintes naturelles*

La plaine du Phanari est devenue un bon pays agricole. Ce ne fut pas sans mal. Jusqu'en 1945, c'était une plaine très mal drainée, inondée pendant la moitié de l'année, à la fois par les débordements de l'Achéron et du Cocyte (Kokytyos) et par les eaux issues des résurgences de la bordure nord-ouest de la plaine. Le Phanari éprouve là une difficulté commune à la plupart des basses plaines méditerranéennes. Dans un contexte climatique dominé par l'irrégularité des précipitations et des écoulements, elle s'explique par l'abondance des matériaux de remblaiement mis en place au cours du Pléistocène et de l'Holocène et par les effets d'importance variable suivant les lieux des transgressions marines les plus récentes et de leur combinaisons avec des com-

posantes tectoniques régionales ou locales. Ici, la surrection vraisemblable de l'arrière-pays proche a autorisé au Quaternaire récent des taux d'ablation très élevés sur les versants, susceptibles de favoriser l'engraissement rapide de la plaine et de la zone deltaïque, cependant que la côte elle-même se trouvait ennoyée à diverses reprises. En outre, les fleuves Achéron et Cocyte, qui drainent la plaine, doivent pour sortir du «synclinal de Paramythia» franchir le front de chevauchement du lourd chañon calcaire de «l'unité anticlinale de Margariti» déversée vers l'ouest et la mer. L'Achéron, sorti du val du Souli au droit de Gliki par une cluse étroite, perpendiculaire au front de chevauchement de Paramythia, jette là un cône de déjection bien égoutté, partiellement couvert de vergers d'agrumes déjà anciens. Puis il divague dans la plaine où ses eaux ont pu être réunies à celles du Cocyte, selon les crues et les remblaiements. Il franchit en outre, par le sud, un chapelet de buttes calcaires plus ou moins ennoyées qui appartiennent à «l'unité anticlinale de Margariti»; ces buttes sont soulignées par plusieurs villages, tels Kipséli et Kastri. Le Cocyte, quant à lui, les a franchies plus au nord. Les eaux de l'Achéron filent à sa rencontre vers l'ouest où se dresse un nouvel obstacle méridien qui appartient toujours à «l'unité de Margariti» et dont l'élément le plus marquant est le site antique du *Nékyomandion* qui domine le village moderne de Mésopotamos. Du côté de la mer, la basse plaine deltaïque est presque verrouillée par un escarpement monoclinale presque continu qui correspond au front de chevauchement de Margariti. L'Achéron parvient à la mer au fond de la baie très peu profonde d'Ammoudia, établie à l'est de ce front rocheux. Si delta il y a, il est donc d'une forme bien particulière: il correspond au remblaiement progressif d'un golfe intérieur et les alluvions ne présentent pas du tout d'avancée par rapport au dessin général rectiligne du trait de côte, qui exprime directement le dispositif tectonique régional. On s'explique ainsi qu'une partie de la basse plaine, de remblaiement récent, soit en dessous du niveau de la mer. On s'explique aussi que jusqu'à une période très récente les inondations aient couvert la plaine pendant une grande partie de l'année. Les sites des villages sont éloquents à ce sujet: aucun n'est dans la plaine, à l'exception du petit village littoral d'Ammoudia, petite station balnéaire toute récente à l'issue de l'Achéron; tous sont soit en bordure, particulièrement sur les cônes de déjection du piémont du Souli, à l'est, de Gliki à Kanallaki, soit sur les buttes qui compartimentent la plaine elle-même: Kastri, Stavrochori, ou Mésopotamos.

*b) Les grands travaux*

Les grands travaux commencent après la guerre, avec les crédits du plan Marshall. La mémoire populaire a bien retenu le nom de la Société Boot<sup>1</sup> qui s'installe vers 1948 à Kanallaki et entreprend le gros oeuvre des travaux de drainage de la plaine à la suite de travaux de reconnaissance conduits en 1930-31. Les travaux durèrent cinq ans. Le résultat en est double. D'une part deux canaux de ceinture reliés à un réseau de drains principaux permettent d'évacuer le gros des eaux excédentaires; désormais, la plaine est cultivable et on vit encore aujourd'hui pour l'essentiel sur le réseau de drainage des Boot. D'autre part, la présence à Kanallaki, pendant cinq ans, du parc d'engins, des ateliers de réparation, et d'une grande partie du personnel des Boot a donné à Kanallaki une impulsion décisive pour son développement. Avant les travaux de drainage, le calendrier agricole était raccourci par les inondations: sur les parties de la plaine que l'on parvenait à cultiver, on semait du maïs et du blé dur; on cultivait aussi du riz. Chaque famille avait également des vaches, des chevaux, un porc.

Les travaux des Boot ont permis de cultiver la plus grande partie de la plaine. Seules subsistaient deux zones marécageuses situées entre Mésopotamos et la mer, de part et d'autre de l'Achéron: le marais d'Am-moudia sur la rive droite et le marais de Valnidorachi sur la rive gauche.

Surtout l'amélioration du drainage de la plaine permet un allongement du calendrier agricole et l'introduction de certaines cultures comme le coton. Et enfin, la multiplication des drains autorise désormais l'irrigation. Les paysans achètent des pompes mues par leurs tracteurs ou par des moteurs diesel et utilisent l'eau des canaux de drainage. Toute la plaine est bientôt irriguée: les rendements s'accroissent et deviennent réguliers. Les 65.000 stremmes de la plaine sont désormais cultivés de manière beaucoup plus continue.

Cependant, tout n'est pas parfait et les drains sont souvent insuffisants en période de forte pluie. On s'est contenté d'entretenir les drains des Boot jusqu'en 1980, date à laquelle le ministère des Travaux Publics a entrepris la mise en valeur systématique de la plaine. La première phase, de 1980 à 1985, intéresse la partie septentrionale de la plaine soit 18.000 stremmes, sur la rive droite de l'Achéron. Les travaux comportent un réseau d'irrigation sous pression. Un remembrement des terres a accompagné ces travaux. Le paysage est désormais tout à fait géométrique et les arbres en ont disparu. La seconde phase qui intéresse 22.000 stremmes dans la partie méridionale de la plaine vient d'être mise en adjudication en 1987-1988 (fig. 4).

---

1. Henry Boot and Sons, Civil Engineering Contractors, Sheffield, G.B.



FIGURE 4

Les travaux d'amélioration foncière du Phanari



PHASE A (terminée)	1 Origine de l'eau: Achéron	surf: 12.138 str.
	2 Origine de l'eau: Cocyte	surf: 5.894 str.
PHASE B (en cours d'adjudication)	3 Résurgence de Baltitsa	surf: 8.755 str.
	4 Cocyte	surf: 6.883 str.
	5 Source Pounta	surf: 9.443 str.
PHASE C (en projet)	6 Achéron	surf: 9.650 str.
	7 Achéron	surf: 8.814 str.
		Total: 61.577 str.

△ Station de pompage

▲ Zone marécageuse en cours de mise en culture  
(en dehors de la zone d'amélioration foncière)

Une troisième phase (dans la partie orientale de la plaine) prendra la suite. Ces travaux entraînent d'abord un drainage des eaux beaucoup plus satisfaisant et donc un allongement possible du calendrier agricole au printemps et à l'automne. Par ailleurs, le système d'irrigation est désormais complètement différent. Désormais, chaque champ reçoit l'eau sous pression grâce à la construction de plusieurs réservoirs. L'irrigation par aspersion est substituée au système ancien qui procédait par pompage et distribution gravitaire.

### *c) Les cultures*

Avant les travaux, on distinguait déjà la basse plaine inondable et son pourtour, même si la différence hypsométrique n'est que de quelques mètres. Dans la plaine, on devait attendre au printemps le retrait des eaux pour semer le maïs, les haricots et le riz. Sur le pourtour, à l'abri des inondations, on avait, dès l'automne, semé du blé et de l'avoine pour les animaux. Chaque famille avait son troupeau (moutons, porcs, volailles) et son jardin.

On peut supposer que l'étendue des jachères, celle des sols humides incultes, laissaient beaucoup de place pour le pâturage des troupeaux villageois où les boeufs, les chevaux avaient leur importance, et aussi pour ceux des semi-nomades Valaques et Sarakatsanes, dont nous savons qu'ils étaient nombreux au début du siècle et qui se sont vus repliés sur les pourtours du Phanari, lorsque celui-ci fut intensivement mis en valeur.

Naturellement, ce tableau n'était pas complètement immobile. L'introduction du blé dur fit baisser la part de l'avoine. Au début et jusque vers 1920-1925, c'est-à-dire jusqu'à ce que la réforme agraire fit des métayers des propriétaires, les oliviers étaient rares, sauf sur les terres qui dépendaient des églises. Les paysans du Phanari vendaient du maïs dans la région de Parga pour s'y procurer de l'huile. Ils amenaient leurs bêtes aux marchés de Parga, Margariti et surtout Paramythia.

Le recours à l'irrigation après les travaux des Boot a finalement provoqué une simplification des cultures. Aujourd'hui, le Phanari pratique quatre cultures principales: la luzerne, les haricots, le coton et le maïs. La luzerne ne subsiste que dans les exploitations qui possèdent des troupeaux de quelque importance, c'est-à-dire dans quelques villages comme Thémélio, où elle a d'ailleurs tendance à augmenter pour répondre à la demande des régions montagneuses voisines, comme le Souli en effet. Les progrès de l'agriculture dans la plaine y limitent, d'une part, l'accès aux troupeaux transhumants et, d'autre part, les montagnes enregistrent aujourd'hui une augmentation conjoncturelle de leurs effectifs d'ovins.

Les haricots sont ici une culture fort ancienne. Elle était beaucoup plus im-

portante, voilà une douzaine d'années. En 1975, ils couvraient 12.000 stremmes, soit 20% environ de la surface de la plaine. En principe, l'écoulement des haricots secs ne devrait pas faire de difficulté, puisque la Grèce produit seulement 60% de ce qu'elle consomme. Or la production du Phanari ne cesse de décroître: cette culture ne subsiste que dans deux villages sur 3.500 stremmes. Dans les villages des planteurs de haricots (Loutsas, Valanidorachi, Mésopotamos), des villageois vont vendre directement leur production avec leur camionnette (*agrotikon*) jusque dans le Péloponnèse. La concurrence vient en particulier du Maroc. Les grossistes préfèrent acheter des haricots du Maroc, payés beaucoup moins cher et réaliser un gros bénéfice plutôt que d'acheter à un prix plus élevé les haricots du Phanari.

Le coton, devenu une culture plus importante que les haricots, est, lui, en difficulté. Il occupe des surfaces très variables d'année en année: de 6 à 12.000 stremmes dans le Phanari. En 1988, environ 8.000 stremmes ont été plantées en coton. La variation des surfaces tient à plusieurs causes. D'une part, la récolte n'est pas ou peu mécanisée: les cotton-pickers sont rares, et pourraient-ils l'être moins sans cesser d'être rentables? En octobre, les premières pluies leur interdisent souvent, du fait de leurs poids, l'entrée des champs, d'autant plus que les surfaces en coton sont très morcelées; dans ces conditions chaque famille, en général, évite le recours à la main-d'œuvre étrangère pour la cueillette et ne cultive que ce qui peut être cueilli grâce à la main-d'œuvre familiale: il faut en effet payer 40 drachmes par kilo une cueilleuse, qui ramasse 70 à 80 kg par jour. Il est vraisemblable que le coton a beaucoup diminué avec le développement de l'émigration, dans la mesure où celle-ci a entraîné un enchérissement des prix de la main-d'œuvre. Par ailleurs, le coton paraît donner des résultats inférieurs, en rendement et peut-être en qualité, à ceux que l'on obtient en Thessalie ou en Béotie: dans le Phanari, les rendements sont de l'ordre de 300 kg par stremme, alors qu'on dépasse couramment 400 kg en Thessalie. En outre, les prix au kilo sont irréguliers. Toutefois, le revenu brut à l'hectare est beaucoup plus élevé que celui du maïs, puisque le coton se vend à 150 drachmes le kilo, mais le revenu n'est satisfaisant que si l'on peut ramasser soi-même, puisque le prix de la cueillette représente le quart au moins du prix de vente du coton.

Aussi bien le maïs couvre-t-il aujourd'hui la plus grande partie de la plaine qui a évolué vers une quasi monoculture. Contrairement à celle du coton, la culture du maïs est entièrement mécanisée des semailles à la récolte; les frais de main-d'œuvre sont donc réduits. Semé au mois de mai, le maïs est moissonné à la fin de septembre, tout le cycle de culture s'inscrivant donc en saison sèche. Les rendements sont élevés: 1.100 kg par stremme en moyenne, mais ils peuvent atteindre 1.300 kg, comme en 1988. La totalité de la récolte est con-

centrée, presque sans délai, dans les silos de la KYDEP, organisme central de collecte de l'Union des Coopératives, qui sont établies à Kanallaki et qui comprennent des installations de séchage. Les producteurs n'ont donc pas, contrairement à ce qui se passe pour le coton, à se préoccuper de stocker à la ferme en attendant de vendre: économie d'investissement, gain de temps, diminution de responsabilité. À ces avantages s'ajoute que l'Union des Coopératives achète toute la récolte, la Grèce étant déficitaire en maïs, l'acquiert à des prix de campagne garantis et en acquitte le montant quelques jours après la collecte seulement. Toutes ces bonnes raisons ont fait qu'en dépit d'un revenu à l'hectare inférieur à celui du coton (25.000 drachmes pour une tonne par stremme, au lieu de 45.000 drachmes pour 300 kg de coton), le maïs n'a cessé de progresser pour occuper aujourd'hui 70% de la superficie de la plaine.

Pense-t-on que les travaux d'amélioration foncière en cours doivent amener une modification des cultures? On s'attend d'abord à une baisse des coûts de l'arrosage pour le paysan: les besoins de la culture du maïs nécessitent 5 à 6 arrosages par an, soit une dépense annuelle de carburants de 2.000 drachmes par stremme. À cela s'ajoute l'amortissement du matériel. Si bien qu'on évoque des dépenses qui peuvent s'élever au total à 5.000 drachmes par stremme. Or, depuis les travaux d'amélioration foncière, le TOEB (Organisme local d'amélioration foncière) facture, dans la zone A où les travaux sont terminés, l'eau à 1.200 drachmes seulement par an et par stremme: l'économie ainsi procurée n'est pas suffisante pour rendre la culture du coton attractive pour le moment. Un simple coup d'oeil sur les champs de la zone A, après remembrement et organisation systématique du drainage et de l'irrigation, convainc de la permanence du système de culture: le maïs y occupe tout autant de place que dans les zones où les travaux n'ont pas encore commencé. Tout au plus les rendements se sont-ils accrus et sont-ils devenus plus réguliers (en mars 1987 les inondations ont encore causé de grands dégâts dans la zone qui n'a pas encore bénéficié des travaux actuellement en cours). Mais de l'aveu même des agronomes, le revenu net par stremme varie de 10 à 15.000 stremmes, dans l'hypothèse où l'agriculteur est propriétaire de sa terre. Or, à Kanallaki, l'étendue des exploitations varie entre 20 et 50 stremmes, ce qui ne laisse à la famille qu'un revenu annuel modeste compris entre 200.000 et 750.000 drachmes (ou encore au taux de 1988 entre 9.200 FF et 32.250 FF). Les limites sont donc fixées par un rendement qui ne peut plus augmenter que d'une manière marginale, par un prix qui est fixé par le marché de la CEE et surtout par la structure foncière.

Les responsables du ministère de l'Agriculture sont bien conscients d'être devant une limite. Mais paradoxalement ils paraissent borner leurs vues à l'aspect technique de la poursuite des travaux d'irrigation et de drainage. Sans

doute se réjouit-on de quelques initiatives: plantations de pommiers, serres sous plastique, essais de plantations de kiwis, installation de quelques unités d'élevage moderne. Toutes ces nouveautés donnent une impression de dispersion. Sans doute n'a-t-on pas pris conscience du butoir que constitue la question foncière ou bien se trouve-t-on désarmé pour l'aborder.

## 2. La question foncière

Faute d'archives, le point de départ de l'histoire foncière est ici, comme ailleurs dans la plus grande partie de la Grèce, la réforme agraire de Vénizélos. Kanallaki fournit un bon exemple de la situation du Phanari. La distribution de terres de 1933 révèle 153 attributaires qui reçoivent au total 6.185 stremmes, soit en moyenne 40 stremmes par famille. Aucune famille ne reçoit moins de 10 stremmes et aucune ne reçoit plus de 81 stremmes. Il est particulièrement malaisé, en revanche, de se faire une idée de la situation foncière actuelle. En 1986, 159 exploitants ont sollicité à un moment donné un prêt à la Banque Agricole et sont donc connus comme agriculteurs à ce titre. Quelle que soit l'imprécision de ces déclarations, elles nous donnent cependant un ordre de grandeur: 200 personnes environ se considèrent ici comme exploitants agricoles.

Les terres cultivées déclarées s'échelonnent depuis 6 stremmes jusqu'à 200 stremmes. 5 exploitants seulement ont plus de 100 stremmes. Il y a donc eu depuis 1933 un certain morcellement, dû à l'augmentation d'un tiers du nombre des exploitations, et une certaine dispersion statistique des exploitations, mais tout cela est limité. C'est ainsi que 14 exploitants au total sur 200 déclarent posséder plus de 50 stremmes. On doit en conclure que depuis 1933, seuls les héritages ont contribué à morceler la situation initiale et qu'en revanche il n'y a pratiquement pas eu de vente de biens-fonds.

En réalité, il y a pour le moins ambiguïté sur le terme d'exploitation agricole et confusion entre propriété agricole et exploitation agricole. Ce ne sont pas 200 familles qui vivent véritablement d'agriculture à Kanallaki mais beaucoup moins, peut-être seulement une cinquantaine. On pénètre ici dans le continent ignoré de la location des terres. La location n'est, en effet, soumise à aucune règle générale et, dans le Phanari, elle se fait la plupart du temps sans bail écrit. Il n'existe donc aucune source qui permette d'en évaluer l'ampleur. Théoriquement, chaque candidat à un prêt de la Banque Agricole remplit une demande dans laquelle il devrait préciser quelles terres il loue, de sorte que la Banque puisse apprécier leur capacité de production. Toutefois, à Kanallaki, les candidats au prêt se dispensent de fournir ces renseignements. Il faudrait pour éclairer la question de la location des terres une étude exhaustive des ex-

ploitations; elle n'a pas été entreprise et nous ne disposons pour le moment que des éléments tirés de l'enquête générale menée dans le Phanari à partir de Kanallaki. Du moins peut-on affirmer deux points. D'abord que la location des terres est un phénomène très répandu et ensuite que le prix de la location est très élevé.

D'abord, l'émigration a beaucoup touché les originaires de Kanallaki, qui forment la majorité de la population paysanne. Qui part en Allemagne loue ses terres à un parent ou à un voisin. De l'avis général on loue un peu moins cher lorsqu'il s'agit d'un parent.

Toutes les informations concordent à affirmer que pour des terres irriguées le prix annuel de location varie de 8.000 à 15.000 drachmes par stremme. Nos informateurs sont naturellement portés à mettre l'accent sur les cas exceptionnels de location à des prix très élevés: une terre d'église dont la location a été mise aux enchères a atteint 8.000 drachmes par stremme. Ces prix sont très élevés si l'on considère que le revenu brut d'un stremme de maïs est de l'ordre de 25.000 drachmes (1 tonne à raison de 25 drachmes le kilo). Le prix de la location de la terre serait donc supérieur au tiers du revenu brut; sommes-nous donc si loin des conditions du métayage au tiers que la réforme agraire de Vénizélos s'était donnée comme but d'éliminer? Rappelons pour mémoire que, dans le cas de la France, il est pratiquement exclu que le fermage atteigne le dixième du revenu brut. Naturellement, il faut admettre d'abord que toutes les terres ne sont pas louées à ce prix. Dans le Phanari inférieur, c'est-à-dire les marais d'Ammoudia et les marais de Valanidorachi, qui appartiennent au domaine public et ont été asséchés grâce à des travaux complémentaires dont l'initiative revient aux communes, les terres sont louées 2.000 drachmes le stremme, mais les rendements y sont encore bien moindres et moins bien assurés. Il semble bien que ceux qui louent à plus de 10.000 drachmes le stremme n'y trouvent pas leur compte; en effet, ils dépensent 2.000 drachmes pour l'irrigation, achètent 200 kg d'engrais et doivent assurer les façons culturales; on peut tenir pour sûr qu'ils gagnent moins d'argent que celui qui a loué sa terre.

Une raison du prix élevé de location des terres réside dans l'inflation monétaire. Si on peut louer à l'année, on loue aussi communément pour trois ans, à un prix dont on convient au départ et qu'on n'a pas la faculté de modifier en cours de bail. Le locataire de la terre suppose donc qu'à prix constants, le coût de la location diminuera dans les années à venir.

Par ailleurs, la culture du maïs est totalement mécanisée, des labours à la cueillette. Il est exclu que chaque exploitation (on rappelle que la surface moyenne est de 40 stremmes à Kanallaki) puisse disposer d'un équipement mécanique complet. Ceux qui ont un gros tracteur, voire une machine à

cueillir le maïs, ont intérêt à louer les terres disponibles, même à prix fort, pour rentabiliser leurs investissements mécaniques.

En outre, la propriété étant très morcelée, les propriétaires sont fort nombreux (plus de 200 à Kanallaki) et le prix élevé des locations profite à un nombre élevé de familles. Il serait donc très impopulaire de remettre en cause le mode de fixation de la location. La grande majorité de ceux qui exercent un commerce sont prestataires de services ou artisans, possèdent aussi, dans leur village d'origine, des terres qu'ils exploitent de diverses façons. Ils peuvent louer, ils peuvent aussi les faire travailler à façon; ils ne travaillent presque jamais eux-mêmes, mais sont considérés et se considèrent comme des exploitants agricoles. Voici, par exemple, un épicier de Kanallaki, originaire du village voisin de Stavrochori. Il possède 40 stremmes à Stavrochori qu'il cultive lui-même. La fermeture réglementaire de son magasin pendant trois demi-journées par semaine lui laisse le loisir de faire lui-même les travaux et d'arroser son maïs et sa luzerne.

Il reste qu'une rente foncière aussi élevée pèse sur l'exploitation de la terre. Elle encourage la double activité. Mais elle est aussi un facteur de blocage: elle contredit le nécessaire mouvement de concentration des exploitations et retire à celui qui cultive une partie du fruit légitime de son travail. Il faut ajouter que la mécanisation totale, jointe à une rente foncière élevée, favorise tous les systèmes d'exploitation de la terre dans lesquels le propriétaire fait faire le travail par d'autres, soit qu'il loue la terre, soit qu'il loue les services à façon de ceux qui vont la cultiver pour lui.

«Nous sommes devenus paresseux», disent certains. Cette paresse est plutôt une forme d'intérêt bien compris de ceux qui ont bénéficié de la réforme agraire des années 1920. Il semble en dernier ressort et on l'a démontré dans le cas de la Chalcidique<sup>2</sup> que les prix de la location très élevés ne sont supportables que parce qu'ils ne touchent qu'une fraction marginale des terres de l'exploitation.

### 3. Un palier dans le développement de Kanallaki

Le blocage du système agricole, que l'on vient d'évoquer à propos de la culture du maïs, retentit nécessairement sur la vie toute entière du bourg de Kanallaki.

Avec plus de 250 établissements de commerces et de services, Kanallaki a fait son plein. Le nombre n'en augmente plus guère et on a vu que le bourg ne manque pas de locaux vides. Les interviews des commerçants suggèrent que la

---

2. Rudolph Buhaggiar, «L'usage social du sol dans une commune rurale grecque», thèse de 3e cycle de sociologie (dactylographiée), Paris X-Nanterre, décembre 1988.

phase d'expansion commerciale du bourg, passée par un maximum de 1965 à 1980, est aujourd'hui terminée.

On donne à cet arrêt des explications variées. Une première raison vient à l'esprit: le réseau d'autobus est désormais complet, desservant toutes les communes du Phanari qui constituent l'aire commerciale de Kanallaki. Celle-ci déborde un peu au nord, dans le voisinage de Gliki (qui se trouve dans l'éparchie de Margariti, mais pencherait plutôt vers Paramythia). L'influence commerciale de Parga est restreinte aux communes littorales (Aghia, Perdika) qui s'étendent plus au nord-ouest. Du côté des montagnes, à l'est, le Souli descend s'approvisionner à Kanallaki. Du côté sud, les villages montagnards les plus proches, dans les massifs d'Archangelos et Riza, sont eux aussi tournés vers Kanallaki. Toutefois, au sud de Loutsa, l'attraction de Prévéza l'emporte; il n'y a pas de ce côté grand chose à espérer d'une éventuelle amélioration de réseau routier. Le président de l'association des commerçants insiste sur la nécessité de goudronner vers le sud, une route directe qui vient d'être ouverte et dessert le village de Chimadi; les efforts faits pour obtenir cet équipement se justifieraient par l'espoir d'attirer à Kanallaki la clientèle d'une cinquantaine de familles. Les commerçants sont donc tout à fait conscients du rôle que joue la gare routière de Kanallaki (le KTEL) dans la structuration de l'aire de chalandise du bourg. Les commerces installés dans la proximité immédiate de la gare routière sont ceux qui en profitent le plus. Mais on ne voit guère où ni comment Kanallaki pourrait recruter une nouvelle clientèle, sauf par des améliorations limitées du réseau routier, du type que l'on vient d'évoquer ici, dont l'évidence ne saurait être elle-même que limitée sur les chiffres d'affaires du marché.

De l'avis général, les rivalités commerciales se sont faites plus rudes depuis quelques années. Les commerces d'alimentation et particulièrement les épiceries se plaignent beaucoup de la concurrence que leur fait le magasin de l'Union des Coopératives, institution qu'on charge de tous les maux. Le magasin qui emploie une quinzaine de personnes et fonctionne en libre-service fournit des produits de première nécessité (alimentation, droguerie) à l'exclusion des produits frais (boucherie, légumes). Il pratique des prix d'appel particulièrement attractifs sur quelques produits et mène donc la vie dure aux commerces d'épicerie traditionnelle dont deux ou trois ont dû fermer. Mais il est vrai que l'élévation des niveaux de vie profite moins aux commerces d'alimentation qu'à ceux qui travaillent à l'équipement de la personne et de la maison. Le magasin des coopératives fait également une part de son chiffre d'affaires dans le domaine de l'électro-ménager, au détriment des boutiques de cette spécialité. Plus généralement on lui fait le reproche que son chiffre d'affaires quotidien, estimé à 1.500.000 drachmes par jour ouvrable (un peu moins



de 60.000 FF au taux de 1988), échappe à Kanallaki, où il n'est pas recyclé, ce que contestent d'ailleurs les responsables de la coopérative, qui affirment que les bénéficiaires sont réinvestis sur place.

Spécialisés dans la distribution de vêtements prêts à porter, quelques commerces d'allure luxueuse, d'installation récente, peuvent faire illusion. Toutefois, pour surprenante que paraisse leur présence dans un bourg resté très agricole, elle n'empêche que les commerces de Jannina capturent une partie de leur clientèle. Beaucoup d'habitants de Kanallaki, soit qu'ils disposent d'une automobile, soit qu'ils utilisent les facilités de l'autocar, préfèrent pour effectuer un achat exceptionnel se rendre à Jannina, dont l'appareil commercial s'est beaucoup étoffé depuis la fin des années 1970.

En outre, dans une petite région agricole comme le Phanari, la prospérité des commerces dépend étroitement des récoltes. C'est ainsi qu'en 1987 les inondations de mars ont compromis la récolte de maïs: les rendements n'ont guère dépassé 800 kg par stremme. Les commerçants ont enregistré immédiatement la baisse du pouvoir d'achat qui en fut la conséquence. Ces variations brutales dans l'activité commerciale témoignent aussi de la faiblesse des réserves des exploitations agricoles et renvoient donc directement au problème foncier.

Toutefois, l'agriculture n'est pas tout à fait la seule source de richesse de Kanallaki. Les revenus de l'émigration expliquent dans une large mesure le mouvement de construction.

D'après les bureaux d'architectes et ingénieurs civils locaux, 90% de l'argent qui s'investit dans la construction provient d'Allemagne. Le directeur de l'agence locale de la Banque Nationale, on ne peut plus discret en demeurant sur les activités de son établissement, admet que de nombreux originaires ont des comptes bien alimentés en Allemagne qui nourrissent un mouvement de capitaux notable en direction de Kanallaki. La poste enregistre de son côté des mandats beaucoup plus modestes que ne sont les virements de la Banque Nationale. Pendant l'année 1986, le mouvement mensuel des mandats en provenance d'Allemagne a varié de 6 millions de drachmes en juillet à 11 millions en décembre, mois des cadeaux. La Banque Nationale enregistrait parfois des virements dont le montant d'un seul équivaldrait au montant mensuel total de la poste.

En dépit de ces apports extérieurs, et tout en faisant la part des récriminations habituelles chez les commerçants, il semble bien que le volume global de la consommation de Kanallaki tel que l'enregistrent les commerces ne croisse plus depuis quelques années: les revenus de l'agriculture ont, dans le cadre de la monoculture du maïs, atteint une limite. Sans doute l'irruption du magasin de l'Union des Coopératives est-il venu troubler le commerce de distribution

alimentaire, au détriment du *pandopolion* classique. Mais ce n'est qu'un épisode mineur: Kanallaki ne peut attendre une amélioration de sa situation, dont l'activité commerciale est peut-être l'instrument de mesure le plus approprié, que d'un accroissement sensible de la production agricole: il n'est pas sûr que les travaux d'amélioration foncière en cours l'amènent nécessairement.

Mais peut-être Kanallaki doit-il compter plus sur un accroissement de la consommation lié aux revenus de l'émigration. Le spectacle de la rue est à cet égard révélateur.

Entre le style des vêtements arborés, pour paraître et faire figure, dans la rue principale de Kanallaki, foyer de la sociabilité publique, par la génération des vieillards et par celle des plus jeunes adultes respectivement le contraste est criant sinon criard. D'un côté, le costume des vieux, complets-vestons deux pièces en tissu de laine souvent coupé par les tailleurs locaux, (aujourd'hui raréfiés), à l'imitation du bon ton «européen» d'il y a quelques lustres: un air de province reculée. De l'autre, en 1987 ou 1988, les tenues des plus jeunes: variété des blue jeans, souplesse et couleurs des cotonnades de chemises souples ou un peu voyantes: l'air d'être dans le vent, mais plus dans celui des banlieues ouvrières que dans celui des beaux quartiers de l'Europe industrielle. Le reste — coiffure, moustaches, démarche — est à l'avenant: les modèles que suivent les jeunes adultes et, avec eux, les devantures des marchands de «fringues» sont ceux que les émigrés rapportent avec eux de leur exil temporaire, faisant que quelques-uns des signes de la société de consommation sont plaqués sur le fond de cette petite bourgade.

Ces contrastes témoignent des relations intenses que les milieux ruraux grecs défavorisés et écartés entretiennent avec la société la plus industrialisée d'Europe. Chez les retraités qui reviennent d'Allemagne, chez les jeunes qui ont passé en Europe occidentale quelques années de leur vie, on pourrait peut-être observer un phénomène d'acculturation spécifique, suffisamment répandu pour constituer un caractère déterminant dans la reproduction de la réalité sociale.

À cet égard, les nouveaux venus à Kanallaki soulignent volontiers l'absence de vie sociale, l'inexistence, par exemple, de la promenade du soir, si essentielle dans toutes les villes grecques, où toutes les classes d'âge et tous les niveaux de fortune se croisent. Est-ce la conséquence de la fortune trop récente de ce gros bourg mal dégrossi?

Le mouvement d'émigration vers l'Allemagne, ralenti au point que depuis plusieurs années les retours excédaient les départs, paraît avoir repris. Ce n'est plus l'industrie qui fournit l'emploi, mais la restauration. Les émigrants du Phanari et même de Kanallaki partent fonder des bars et restaurants, ou travailler comme employés dans des établissements appartenant à des parents ou connaissances.

Jusqu'à aujourd'hui, l'émigration a indirectement profité à Kanallaki, grâce au choix d'émigrés de s'installer à Kanallaki plutôt que dans leur village d'origine, d'y construire maison ou d'y ouvrir boutique. Cet apport fut peut-être décisif dans la compétition que se livrent, pour le contrôle et la desserte du Phanari, les petites villes de la région.

## VI. LA LUTTE POUR LE PHANARI

L'évolution de Kanallaki, le rôle que ce bourg joue dans la partie septentrionale du département de Prévéza, ne peuvent s'apprécier indépendamment de la concurrence entre les localités de la même taille qui se dispersent dans la région (fig. 5).

Vers la fin de l'empire ottoman, c'est-à-dire avant 1912, deux bourgs se partageaient la maîtrise de l'espace, Paramythia et Margariti. Paramythia comptait, au recensement de 1913, 2.372 habitants et Margariti 2.606. À la même époque, Kanallaki n'était qu'un modeste village de 488 habitants et Parga une petite ville littorale tout à fait à l'écart qui dépasse de peu 2.000 habitants (fig. 6).

À cette époque, le rang prééminent de Margariti se traduit par sa dignité administrative de chef-lieu de kaza (sous-préfecture et subdivision du vilayet). Tous les villages du Phanari (dont Kanallaki) dépendent alors de Margariti. Margariti abrite alors la plus importante communauté de Tourcotsamidès albanophones musulmans, qui sont les maîtres de la terre: parmi eux se recrutent les propriétaires des tschiftliks qui couvrent tout le Phanari. Enfin, l'équipement commercial et artisanal de Margariti, et ses foires aux bestiaux ne trouvent leur équivalent qu'à Paramythia. Paramythia, que les Turcs dénommaient Aïdonat-Kalessi, non loin des sources du Cocyte, échelonnée sur le flanc de sa vallée entretenait elle aussi un bazar animé et des foires très fréquentées. Elle était aussi chef-lieu de kaza. Quant à Parga, si sa population était du même ordre que celle de Paramythia et Margariti, son rôle historique était tout à fait différent. La ville avait été, jusqu'à la fin de la république de Venise, le point d'appui de Venise sur le continent. En conséquence de quoi elle commandait 2 ou 3 villages spécialisés dans l'oléiculture, comme Aghia et Perdika, mais, tournée du côté de la mer, elle était relativement aveugle du côté du continent.

1945 marque une rupture par rapport à la situation que l'on vient de décrire. Margariti, abandonnée par les Tourcotsamidès, déjà frappés par la réforme agraire de Vénizélos qui avait réduit leur puissance socio-économique, s'effondre. Sa population qui n'a cessé de décroître subit une vraie hémorragie,

FIGURE 5

Les limites administratives dans le Phanari

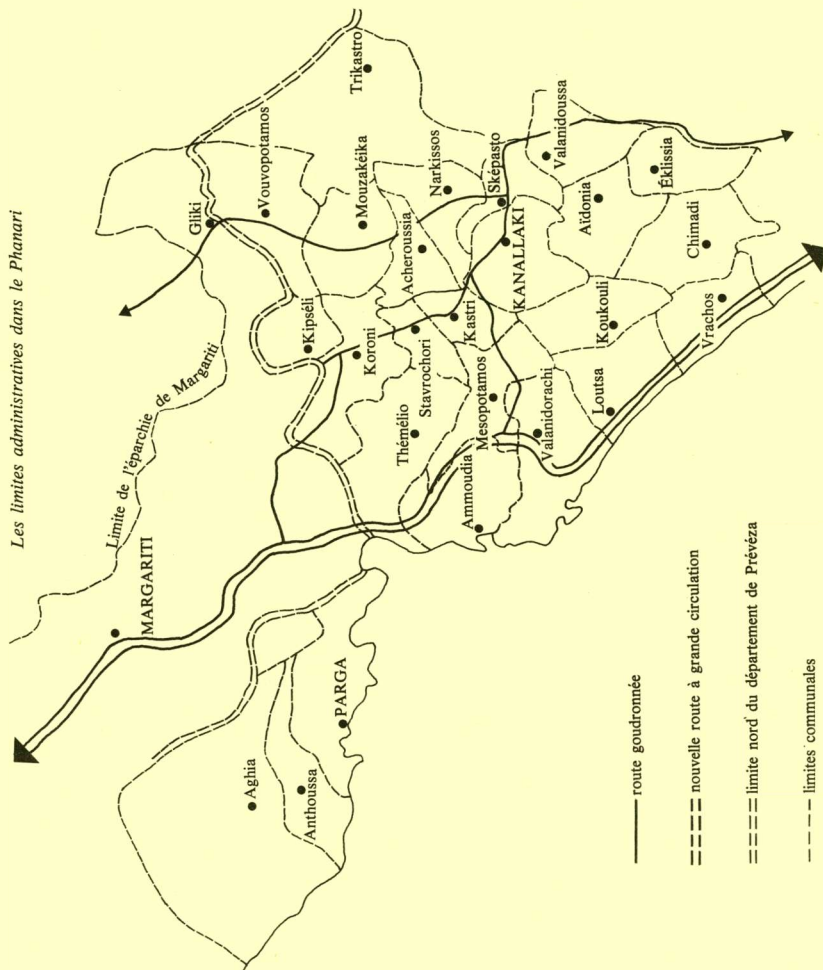
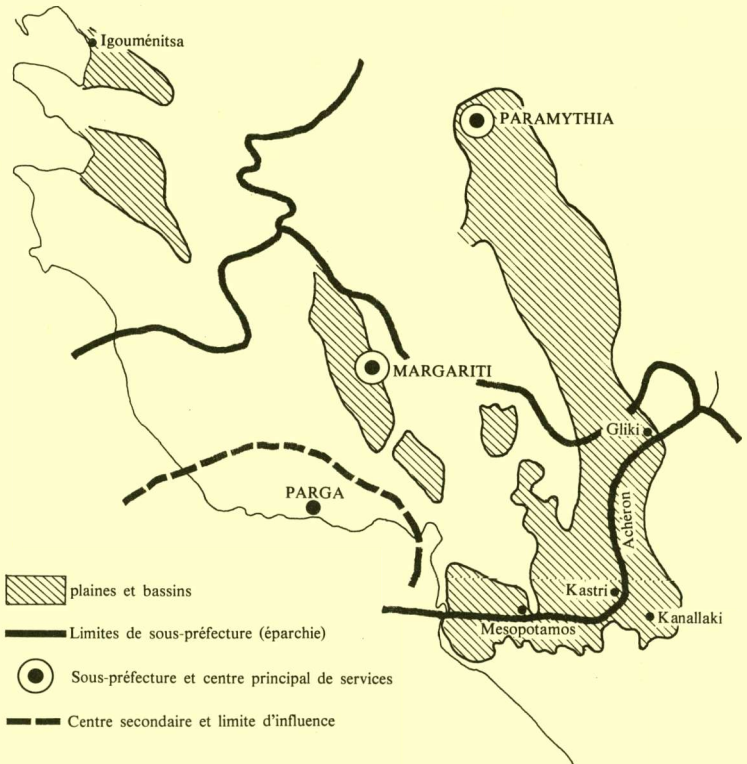


FIGURE 6  
Situation en 1913



jusqu'à tomber à moins de 1.000 habitants en 1951. Les limites de la sous-préfecture sont modifiées: Parga et le Phanari, autrefois rattachés à Margariti, dépendent depuis 1937 du département de Prévéza. Une place est à prendre. Parga devient alors un centre administratif plus important: perception, recette publique, Banque Agricole, Parga dessert quelques villages du nord du Phanari. Le rattachement du Phanari (et de Parga) à Prévéza en 1937 est la traduction administrative de la déconnection foncière entre Margariti et ses anciennes terres. Que Parga soit rattachée au même moment marque certainement la prise en compte des liaisons par cabotage côtier bien plus rapide que par la route. Mais surtout vient la fortune de Igouménitsa. La rade foraine profite désormais mieux que Corfou des relations avec l'Italie et le chef-lieu du nouveau département de Thesprotie assied sa domination sans partage sur la région de Margariti, cependant que le Phanari du sud regarde vers Prévéza. Quant à Paramythia, c'est la plus stable des petites villes: elle maintient sa zone d'influence (fig. 7).

Aujourd'hui la situation s'est encore modifiée. Margariti s'est enfoncée dans son déclin. Privée de la moitié de sa population, très fortement touchée par l'émigration vers l'Allemagne, elle ne peut compter que sur une production agricole médiocre d'un bassin qui n'a jamais fait l'objet de travaux sérieux d'irrigation et de drainage. Désormais, Igouménitsa, que l'amélioration du réseau routier met à une demi-heure de Margariti, l'emporte sans conteste (fig. 8).

Paramythia est parvenue à maintenir sa zone d'influence, mais pas à l'accroître. Quelques travaux d'amélioration foncière ont amené les progrès de l'irrigation dans la vallée du Cocyte supérieur, cependant que la multiplication des pistes a rendu plus facile l'accès à la petite ville pour les montagnards voisins. L'accroissement des services scolaires et médicaux a fait le reste.

En revanche, Parga a perdu de son rôle régional en se spécialisant dans sa fonction touristique. Les hôtels se sont multipliés, en même temps que les autres formes d'hébergement. Les commerces se sont donc orientés vers la satisfaction des besoins des touristes qui ne sont nombreux que pendant deux mois. Ils ont rapidement constaté qu'ils pouvaient, en se spécialisant dans les services touristiques (souvenirs, cartes postales, articles de plage, etc.) pendant l'été, faire le même chiffre d'affaires qu'ils faisaient autrefois pendant toute l'année en répondant à l'ensemble des besoins de la population locale. Cette nouvelle orientation a détourné la clientèle agricole et les services publics ont entériné cette situation nouvelle: la sous-direction de la Banque Agricole a migré vers Kanallaki, de même que la Recette publique. Désormais, une partie du commerce local s'approvisionne à Kanallaki: il y a seulement deux bouchers à Parga et sept à Kanallaki: pour s'approvisionner en viande, les restaurateurs de Parga viennent à Kanallaki.

FIGURE 7  
*Situation vers 1950*

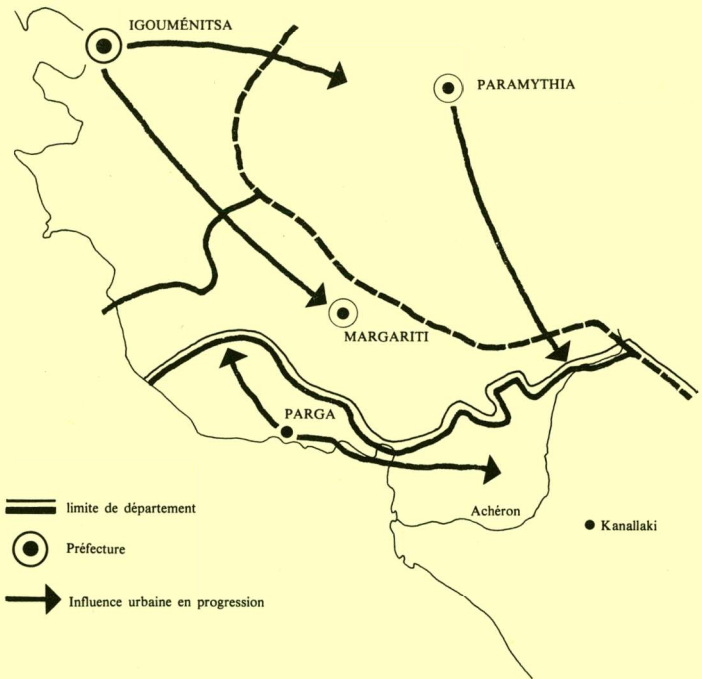
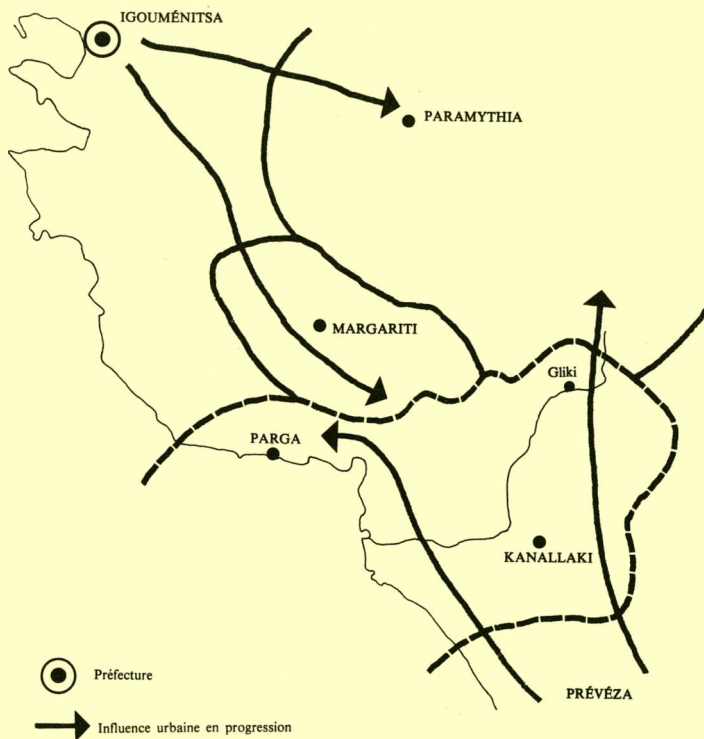


FIGURE 8

*Les zones d'influence des petites villes vers 1986-88*



C'est que Kanallaki a étonnamment prospéré. Elle a d'abord bénéficié de l'amélioration des communications dans le Phanari. La construction d'un pont sur l'Achéron, à Kastri, et les travaux de drainage accomplis par Boot and Sons ont amené une réduction sensible des marécages dans l'espace et de la nappe d'inondation saisonnière. Ces travaux ont, en outre, conduit à l'unification du Phanari: jusque-là, les communications étaient fort difficiles entre le nord et le sud de la plaine, pendant plus de la moitié de l'année. L'ouverture de la route de Kanallaki à Kastri allait permettre une liaison permanente entre tous les villages de la plaine et la préfecture de Prévéza (fig. 9).

La progression de Kanallaki, qui bénéficiait en outre de l'installation des ateliers et des bureaux des Boot, est liée à ce rôle de relais obligatoire vers Prévéza. Kanallaki a alors étoffé son équipement commercial et administratif aux dépens de Parga, confinée dans son rôle touristique. Kanallaki grignote donc la zone d'influence de Parga et même celle de Paramythia dans la région de Gliki.

Aujourd'hui, le Phanari vit encore sur ce schéma qui souffre toutefois quelques modifications. D'une part, une route littorale directe de Prévéza à Igouménitsa a permis depuis 1981 d'ouvrir au tourisme ce secteur côtier. Déjà les capitaux en provenance d'Allemagne s'investissent de préférence sur la côte où émergent de petites stations (Loutsia, Ammoudia). Cette route à grande circulation, beaucoup moins sinueuse que l'ancienne, évite Kanallaki et traverse en remblai la plaine du Phanari. Elle tend à favoriser le village de Mésopotamos, déjà doté d'un site archéologique antique intéressant (le *Nékyomandion*), qui se voit déjà rivaliser dans l'avenir avec le bourg de Kanallaki. À Mésopotamos s'ouvrent les portes d'un collège qui concurrencera celui de Kanallaki. Il est sans doute trop tôt pour prédire un quelconque déclin de Kanallaki, mais les fondements de sa prospérité (agriculture, commerce, réseau de voies de communications) sont moins assurés qu'il y a quelques années.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Boissonas, Fred, *L'Épire, berceau des Grecs*, Genève, Société des Arts graphiques réunis, 1914.  
Kayser, Bernard, «Margariti, village d'Épire. L'échec d'une colonisation spontanée», *Études rurales*, No 11, Paris, oct-déc. 1963.  
Moore, Jack, *Taming Ancient Rivers of Greece*, London, Faraway Books, 1981.

FIGURE 9  
L'évolution des limites administratives

